

EXPEDITION DE MOHAMMED EL-KEBIR

BEY DE MASCARA

DANS LES CONTRÉES DU SUD

Terminée par le siège d'El-Ar'ouat (Lagouat) et la soumission d'Aïn Mad'i.

(V. n° 13, p. 32 et suiv. ; et n° 15, p. 185 et suiv.)

TRADUCTION.

Tous les détails de l'affaire avaient pu frapper les yeux et les oreilles du Bey Mohammed ; aussi, lorsqu'il vit que les soldats étaient aux portes de la ville, le jour étant déjà sur son déclin, il craignit qu'ils ne voulussent y pénétrer. Or, la nuit serait arrivée avant que tout fût terminé et cette circonstance pouvait être avantageuse à l'ennemi, à cause de la connaissance qu'il avait des localités. Il envoya donc quelques-uns de ses serviteurs porter l'ordre de rentrer aux postes, et cet ordre mit fin au combat.

Les Beni L'Ar'ouat et leurs auxiliaires avaient eu dans l'affaire plus de soixante morts ou blessés et onze prisonniers.

Lorsque les alliés d'El-Ar'ouat virent comment ils avaient été traités, ils comprirent qu'ils succomberaient tous jusqu'au dernier ; qu'il n'était plus possible de résister un jour de plus ; qu'une nouvelle lutte, d'une heure même, était au-dessus de leur force. Cette pensée ne fit qu'augmenter leurs alarmes et leur effroi, et ils se dispersèrent par masses pour regagner leur pays et rentrer dans leurs familles. Au moment de la déroute, quelques-uns s'étaient sauvés, courant toujours devant eux sans se retourner pour jeter un regard sur leur ville ; c'étaient surtout ceux qui n'avaient ni famille ni propriétés à défendre. Quant aux autres, ils restèrent dans El-Arouat jusqu'à ce que les ombres de la nuit vinrent les protéger et leur permettre de s'échapper à leur tour avec leurs femmes, leurs enfants et tout ce qu'ils purent emporter. Il ne resta donc plus entre ses murs que les blessés qui ne pouvaient fuir.

On m'a dit que le premier jour, le feu dirigé par les Turcs contre la ville avait tué huit hommes et une femme. Celle-ci, qui excitait au combat livré contre nous, fut atteinte par mégarde.

Les soldats, en rentrant à leurs postes, se mirent à s'exciter les uns les autres; il leur fallait la ville: c'était une proie à eux destinée. Aussi le bey, dès qu'ils furent de retour, ayant déjà reconnu que le succès était indubitable et qu'El Arouat était à lui, forma sa colonne d'assaut, dont les *A'sker* composaient la tête. Lui et les siens se placèrent à l'arrière-garde. Cependant, il se mit à songer à cette population infortunée, à tout ce qu'il allait lui causer de malheurs; et cette population renfermait dans son sein ces *Eulamâ*, dans le cœur desquels Dieu a gravé la crainte de son nom, à qui il a promis son paradis, qu'il a nommés les plus parfaites de ses créatures, qu'il réserve pour ses faveurs les plus grandes, parce qu'ils ont confessé son nom. Voulant donc les éclairer de ses conseils et les garder contre leur imprudence, en les instruisant de tout ce qui les menaçait, après avoir demandé à Dieu que son bras n'eût point à tremper dans la perte d'un seul d'entre eux, il leur écrivit une lettre ainsi conçue :

« Louange à Dieu ! salut et bénédiction à son envoyé !

» A tous les *Eulama* de la ville d'*El Ar'ouat*, salut et miséricorde !

» Demain, dès que vous aurez reçu cet écrit, faites sortir vos femmes et vos enfants de cette ville perverse. Transportez-vous quelque part hors de ses murs. L'aman de Dieu vous protège. Si vous craignez quelque mal de la part des soldats, sachez qu'on est chargé par mes ordres du soin de vous protéger: Ne restez plus confondus avec cette population dont Dieu a décidé la perte. Si vous écoutez mes conseils, vous vous garderez de l'ignominie; si vous les repoussez, le châtement de vos enfants retombera sur vos têtes. Salut. »

Le Bey scella sa lettre et l'envoya par son messenger. Celui-ci, en arrivant à *El Arouat*, trouva les habitants plongés dans l'affliction et la stupeur. Les arabes auxiliaires qui avaient soutenu le siège avec eux étaient partis. Ceux de la ville, qui avaient pu se faire transporter, en avaient fait autant, et ceux qui restaient semblaient anéantis, ne sachant que faire ni de quel côté se tourner. Leurs regards se portaient vers le messenger, ils l'accablaient de questions, mais il refusait de répondre. Ce fut alors à qui baiserait sa main; la foule se pressait pour la saisir, cette foule naguère pleine de mépris, qui n'avait point daigné lui accorder un regard. Lorsqu'enfin il livra la dépêche, ils la portèrent respectueusement à leurs lèvres et à leur front. Mais, quand ils l'eurent ouverte, ils virent qu'elle

s'adressait seulement aux *Eulama*, qu'elle apportait le salut non point aux aveugles, mais aux clairvoyants. C'était néanmoins une admirable preuve de noblesse et de clémence de la part du monarque, un témoignage de la considération qu'il accordait à la science et à ses adeptes, de son amour du bien et de son ambition de le pratiquer. Tous se tournèrent donc vers le messager et les *Eulama*; et s'attachant à leurs vêtements : Maintenant, s'écriaient-ils, nous n'avons plus de salut à espérer, si vous ne vous montrez cléments envers nous, si vous n'employez pour nous votre crédit et celui de vos livres. Certes, notre crime est trop grand pour être pardonné, notre perfidie mérite expiation, et pourtant il faut que ce crédit dont vous jouissez soit notre intercesseur auprès du Bey. Rappelez à notre maître les paroles sacrées : « Celui qui lui donne la vie est comme s'il la donnait à tous les hommes. » Voilà nos richesses ; nous les avons réunies, prenez-les, et soyez bienveillants pour nous. Si vous refusez d'intercéder pour nous, nous ne vous laisserons point quitter ainsi les nôtres, et vous périrez avec nous.

Entraînés par ces supplications, les *Eulama* prirent entre leurs mains le *S'ah'ih'* d'*El-Boukhari* (puisse Dieu être satisfait de lui), et ils allèrent trouver le Bey notre maître. Après l'avoir salué, ils lui parlèrent avec reconnaissance de l'avertissement qu'il leur avait fait parvenir et de ses bontés à leur égard. Ensuite, un d'entre eux, homme éloquent et plein de cœur, sachant les habitudes des rois et capable de leur parler, prit la parole. C'était un poète, il commença par faire en vers l'éloge du monarque, se prosterna devant lui et adressa des vœux au ciel pour appeler sur lui l'assistance divine, la force, la puissance et la victoire signalée. Il vanta ses hauts faits, reconnut la sagesse de ses conseils, puis il ajouta : « Seigneur, vous nous avez affranchis du malheur, soyez bon maintenant pour ce peuple, prenez-le en pitié et gagnez auprès de Dieu la récompense qu'il réserve à celui qui pardonne. Ne trompez point l'espoir de celui qui vient à vous en suppliant, car il est dit : Ne couvrez point d'opprobre le suppliant, et, encore : Ce que vous faites de bien ne sera point oublié. Si vous le voulez, ils sortiront de la ville, satisfaits d'avoir la vie sauve ; elle vous sera livrée avec tout ce qu'elle renferme de richesses. » Mais le bey, loin de céder à ces paroles, s'écria qu'il voulait l'assaut, et il ordonna à ces *Eulama* de se retirer sans répondre un seul mot à leurs supplications. Ils obéirent à la hâte et demandèrent en sortant où ils pourraient trouver le *khalifa* du bey. Un des serviteurs du *khalifa* ayant offert de les con-

duire, ils coururent chez lui, demandèrent à lui parler; et, quand ils eurent été introduits, ils le prièrent d'aller lui-même dire un mot en leur faveur.

Le *khalifa* s'en défendit d'abord, mais ils réitérèrent leurs instances à tel point qu'après s'être montré dur à leur égard, il finit par leur promettre son appui. Ils lui exposèrent alors ce qu'il aurait à dire au sultan, à savoir : que les *Beni-l-Ar'ouat* lui livreraient cent esclaves, cinq mille boudjous, deux cent cinquante chameaux des plus beaux que puissent posséder les Arabes, quatre chevaux de race et deux cents *haïks*, sans compter la contribution qu'ils auraient à lui payer tous les ans. Le *khalifa* se rendit chez le Bey et l'instruisit de ces offres; il le pria en même temps de les accepter et de se montrer indulgent. Mohammed, voyant combien son *khalifa* avait à cœur cette affaire, eut honte de renvoyer avec un refus son conseiller dévoué, le représentant de sa puissance dans la plus grande partie de son empire; il finit donc par lui dire : Je vous abandonne l'affaire, faites pour le mieux. Le *khalifa* se retira la figure rayonnante de contentement. Il apporta aux *Eulama* l'heureuse nouvelle du pardon accordé à leur peuple et de l'acceptation des conditions qu'ils avaient proposées. Ils se confondirent alors en actions de grâces adressées au Bey et à celui qui avait fait réussir les vœux qu'ils adressaient au ciel. Puis, prenant congé du *khalifa*, ils se présentèrent devant Mohammed et le prièrent de leur remettre un écrit garantissant l'aman et l'acceptation de leurs offres, avec le détail du tribut annuel et perpétuel qu'ils auraient à fournir. Mais le Bey refusa cet écrit en leur disant : « Vous apporterez aujourd'hui même tout ce que vous m'avez dit, vous en livrerez au moins le plus que vous pourrez; et, en garantie du reste, vous me donnerez en otage les fils des notables et des chefs, sinon point d'*aman*; vous avez ma parole, c'est là mon écrit. Allez vite et sans détour. Je vous fais grâce des deux cents *haïks* pour vous témoigner le bon vouloir et la déférence que j'ai pour des *Eulama*. » Cette action ne fit qu'augmenter leur admiration respectueuse et leur reconnaissance redoubla devant cette façon d'agir où rien n'était à reprendre. Ils s'en retournèrent tout joyeux vers les leurs et s'empressèrent de parfaire le prix de leur rançon. Le moment de l'*as'er* n'était point encore venu qu'ils revinrent au camp avec les chevaux imposés, vingt esclaves et une partie du reste. Ils prièrent le Bey d'envoyer avec eux les *Khallas'* (percepteurs) qu'il avait chargés du recouvrement de la contri-

bution. Cela leur fut accordé. Le lendemain, ils se mirent à se procurer de l'argent monnayé ou non et des objets de valeur de toute sorte, et toute la journée se passa à en faire la livraison. Quand les habitants furent un peu rassurés et certains d'avoir obtenu l'*aman*, les notables et les chefs vinrent à leur tour satisfaire à la condition qui les concernait. Le Bey en désigna six pour lui livrer leurs enfants en otage. Cet ordre fut religieusement écouté et observé, et en une heure à peu près ces otages lui furent amenés.

Les *Beni-l-Ar'ouat* prièrent ensuite le Bey de quitter le pays avec les otages qu'il avait entre ses mains et de leur laisser les *Khallas*. Il consentit à leur désir et leur accorda d'autant mieux ce qu'ils demandaient que cette contrée est malsaine et fort triste. L'eau qu'on y trouve est presque chaude; la poussière y envahit tout; les santés les plus robustes s'y détériorent. Toutes les fois que le vent souffle, serait-ce une brise de printemps, il s'élève de tels tourbillons de poussière que l'air en est obscurci et la terre couverte en long et en large. Ajoutez à cela qu'on ne trouve dans le voisinage ni une herbe pour nourrir les bêtes de transport, ni un arbre pour faire du bois. Aussi est-on forcé de s'éloigner au plus vite.

Le Bey partit donc après avoir reçu la promesse formelle que les *Beni-l-Ar'ouat* apporteraient tout ce qu'il leur restait à payer, soit à *Aïn Madi*, soit avant son arrivée à cette ville. Les *Khallas* furent laissés et nous nous mêmes en marche un jour de lundi de grand matin. Mohammed emmenait avec lui les fils des notables qui lui avaient été livrés comme otages et tous les prisonniers qu'il avait faits. Parmi ces derniers, il en avait pourtant relâché deux, dont l'un était *meddah* (sorte de barde) et l'autre atteint de blessures. Il exerça sa générosité envers ces deux hommes. Quant aux autres, leurs familles étaient venues traiter de leur rançon, chacune suivant ses moyens, le Bey avait encore accepté leurs offres, en exigeant toutefois le paiement très-prochain de cette rançon, comme il l'avait exigé pour le reste. Il voulut encore qu'on lui rendit quelques chevaux que les Arabes, leurs auxiliaires, avaient volés à nos soldats : vous me les ramènerez, leur dit-il, ou sinon point de rançon pour vos hommes.

D'El-Ar'ouat, il alla camper à *Er-Rchaq* (الرشاق) au bas de la rivière qui descend d'*Omm-ed'-D'eloua*; cette étape avait dure tout au plus trois heures, et nous avons marché dans la direction d'*Aïn Mad'i* (1).

(1) Sur la route de Lagouat à Aïn Madi, à une distance de 17 kilomètres, à

Les habitants de *Tadjmout* (تاجموت) vinrent trouver le Bey à *Er-Rehaq* pour lui demander s'ils devaient lui apporter l'*a'lf* (provisions pour les bêtes) à cette station, ou bien attendre son arrivée dans leur territoire. Il leur répondit que son intention n'était point d'aller camper parmi eux, parce qu'il craignait que l'armée ne leur fit éprouver quelque dommage. Si vous voulez, ajouta-t-il, échapper à cet inconvénient, guidez-moi vers quelque station assez éloignée de votre ville. Quant à l'*a'lf*, ne vous en inquiétez en aucune manière. Mais ils insistèrent si bien que le Bey voyant tout leur désir de lui plaire et leur ferme intention de faire accepter leurs offres, leur permit de lui apporter trente charges d'approvisionnements, et pas autre chose. Il leur fournit même des chameaux pour le transport et leur recommanda de lui apporter tout cela dans quelque *menzel* éloigné qu'ils lui indiqueraient. Ces gens-là se confondirent en actions de grâces pour tant de générosité, désignèrent au Bey un *menzel* (bivac, étape) bien situé, à proximité d'*Aïn Madi* et partirent avec les chameaux, après avoir laissé un guide pour nous conduire à ce *menzel* dont ils avaient fait la description.

Le lendemain, on se remit en marche et on arriva en quatre heures à un endroit situé entre *Aïn Madi* et *Tadjmout*, mais plus rapproché de cette dernière ville. Cet endroit se nomme *Om-Sonnadj* (?) *أمسناج*. C'est un espace assez étendu, abondant en eau et en herbages. Les sources cependant n'y sont pas toutes également bonnes (1).

Lorsque le campement fut terminé, les soldats coururent en foule à *Tadjmout*, les uns pour vendre, les autres pour acheter. Le Bey envoya des *Chaouches* pour garantir la population de la ville de toute violence, et notre venue fut pour elle une abondante source de profits. Lors même que le Bey serait venu camper sur son territoire, chaque année, je dis plus, chaque mois, ce qu'elle aurait eu à lui fournir, ne lui eût été d'aucune charge et eût été grandement compensé par le gain fait alors sur le soldat. Les habitants achetaient à nos *makh'zenia* (soldats du *Makhzen*) jusqu'à huit têtes de bétail pour un *real* (60 c.), quatre bœufs pour un *boudjou* (1 fr. 80);

l'Ouest, on trouve *Sidi Reheg*. La rivière qui y coule vient de la montagne de *Medloueue* et s'appelle *Oued el-Mourat* (?). — N. de la R.

(1) Il y a dans la position indiquée, un endroit nommé *El-Asnam*. *Om Sonnadj* pourrait bien n'en être qu'une altération. Les lettres qui composent ces deux mots sont faciles à confondre en arabe. — N. de la R.

encore même, au lieu d'or ou d'argent, donnaient-ils en échange des bernous, des *haïks*, et le plus souvent des dattes. C'était au point qu'ils arrivaient offrant un vieux bernous, un *haïk* usé, et s'en retournaient avec quelques bœufs ou quelques moutons (1).

Cependant le Bey voyant son monde ainsi occupé d'échanges et d'emplettes, se décida à séjourner à *Om-Sonnadj*, pour laisser à chacun tout le temps de se procurer ce qui lui manquait et de contenter ses désirs. Le lendemain matin, il monta à cheval pour aller chasser. Il prenait l'exercice de la chasse depuis qu'il était arrivé dans ces contrées abondantes en gibier et surtout en outardes (*houbara*). Cette chasse est des plus renommées, et l'outarde de cette espèce est l'oiseau que les chasseurs recherchent le plus ; sa réputation a atteint le zénith des cieux. Les hommes les plus distingués par l'éducation et le savoir, en ont longuement parlé ; ils vantent sa beauté, décrivent la manière de lancer contre lui le faucon, ses alarmes et le dévoiement qui le saisit quand il se défend contre son ennemi (2). Cette chasse a pour but la conquête de son magnifique plumage. Tous ces détails prouvent l'intérêt qu'elle leur inspire et la préférence qu'ils lui accordent. Ceux, d'ailleurs, qui ont joui du spectacle qu'elle offre, ne sauraient qu'applaudir à ce qu'ils en ont dit et excuser le zèle qu'ils ont mis à s'en occuper.

Le Bey possédait une collection d'oiseaux de chasse de toute espèce et des plumages les plus variés ; jamais souverain n'en put former de pareille. On lui en apportait de partout, et en les acceptant il en payait largement le prix, en raison de la difficulté qu'on avait eue à se les procurer. Sa collection devenant trop nombreuse, il ne voulut plus que des *adrem* (*faucon dont le plumage est tacheté de blanc et de noir*), qu'il préférait à tous les autres. Et c'est avec raison que l'on accorde à l'*adrem* la préférence et la supériorité, car l'espèce à laquelle il appartient est la plus vigoureuse parmi celles des oiseaux de proie que nous dressons à la chasse. Le nom de *s'gor*, par lequel nous désignons, en général, tous ces oiseaux de fauconnerie, s'applique à plusieurs espèces dont les unes sont supérieures aux

(1) On donne ici aux monnaies indigènes la valeur qu'elles avaient au moment de la conquête ; mais il faut observer qu'en 1786, cette valeur était double. — N. de la R.

(2) On lit dans l'ouvrage *El-Djoumani* : L'outarde *houbara* a, tout près de la queue, une poche remplie d'excréments qu'elle lance au faucon quand elle est vivement pressée.

autres pour la patience à attendre le signal du lancé, l'impétuosité dans l'élan, ou toute autre qualité.

Que ceux qui n'ont point eu l'occasion de voir ces oiseaux et d'assister à leur chasse lorsqu'ils s'élancent sur la proie, lisent la *Maks'oura* (poème terminé par *Alif bref*), d'*El-Asdy* et la *Qas'yda* (poème) d'*El Fedjidji*. Ces deux poètes ont fait la description des *S'gor*, des qualités de chaque espèce, et de la chasse à laquelle ils sont destinés, dans des vers dont l'attrait peut calmer la soif et faire oublier la douleur. Au reste, c'est après épreuve que l'on estime ou dédaigne; et mieux vaut voir qu'entendre dire. Cependant, quelle élégance dans ces vers d'*El Fedjidji*.

« O mon frère ! vois-tu venir les jours qui doivent nous réunir ? sur des coursiers rapides, nous gravirons chaque colline ; Le faucon pousse son cri, j'entends déjà au-dessus de nos têtes le bruissement de ses ailes frémissantes. »

Le Bey, notre maître, n'est-il point aussi dépeint dans cet autre vers de son poème :

« Le matin le voit en paix avec tous les hommes, foulant la terre féconde; il semble aux yeux des faibles mortels, de sa hauteur dominer les astres. »

Si j'avais ici le *Charah es-Slouanna* (1) j'en tirerais bien des passages qui semblent s'adresser à l'illustre personne de notre Bey. Mais je ne l'ai point ici, car je compose ces pages pendant notre expédition et je n'ai pu emporter avec moi les livres dont je pourrais m'aider, tandis que ma mémoire n'est point assez heureuse pour que j'aie pu faire d'amples provisions. Il est peut-être aussi plus convenable de supprimer maintenant toutes ces citations pour rentrer dans le sujet que nous avons voulu développer; ce court extrait suffira pour le moment.

Le jour suivant, dès le matin, le Bey quitta *Om-Sonnadj* et marcha sur *Aïn Madi* عين ماضي Il y arriva en trois heures.

A la vue de la cavalerie qui s'avancait, des étendards qui s'approchaient de plus en plus, les habitants de la ville avaient senti leur cœur se remplir d'effroi et leur raison prête à s'envoler. Ils

(1) شرح السلوانية Le commentateur des choses récréatives (?). L'ouvrage dont parle le narrateur est un commentaire d'un poème sur la chasse, dont la Bibliothèque d'Alger possède une copie. Dans le *Djoumani*, cet ouvrage est appelé شرح السلوانية

fermèrent les portes de leurs maisons et relevèrent leurs remparts à la hâte, tout en criant qu'il fallait faire acte d'obéissance et de soumission. L'armée cependant s'était campée à une distance de l'enceinte d'environ cent coudées. Un cours d'eau qui descend d'une montagne voisine coupait en deux la *meh'alla*, pénétrait à travers nos tentes par le bout du camp, qui était presque adossé à cette montagne et par l'autre bout se dirigeait vers la ville. Le Bey franchit tout à fait ce cours d'eau pour serrer la ville de plus près, selon son habitude. Nous passâmes une heure sans nouvelles de la population, sans apercevoir un seul habitant. Déjà parmi nous, les uns, étonnés de ne point les voir accourir, commençaient à craindre que le Bey, irrité de ce retard, ne le leur fit payer cher ; les autres, au contraire, se réjouissaient de ces délais, désireux qu'ils étaient d'un nouveau butin ajouté à tous les précédents. Tandis que les soldats s'entretenaient ainsi des habitants, ne sachant s'ils se présenteraient ou non, ceux-ci sortirent enfin de leurs murs et se rendirent au camp du sultan notre maître, ayant à leur tête, suivant leur coutume, leurs femmes et leurs *Eulama*. Le Bey donna l'ordre de conduire les femmes dans un lieu isolé, séparé de ses tentes et permit aux *Eulama* de l'approcher. Ils se présentèrent, et après lui avoir offert leur hommages, ils le supplièrent de se montrer clément, de prendre en pitié leur position et de ne point exiger d'eux toute la contribution qu'il leur avait imposée, car elle était pour eux une charge trop lourde et ils n'avaient point les moyens de l'acquitter. Le Bey en les écoutant, céda à la commisération, diminua leur tribut et distribua même à chacune de leurs femmes des bracelets d'argent. Prenant alors congé de lui, ils retournèrent tous joyeux à *Aïn Madi* porter la bonne nouvelle des faveurs de notre sultan, annoncer la diminution du tribut et l'*aman* qui leur était accordé.

Le jour de l'arrivée devant *Aïn Madi*, les *Oulad Yakoub guebala* (*méridionnaux*) amenèrent au Bey et firent accepter par lui les chameaux et les chevaux qu'il leur avait imposés. Le lendemain, ceux d'*Aïn Madi* se mirent en devoir d'acquitter une partie de leur contribution en chevaux, esclaves et argent, et le jour suivant, ils fournirent le restant. Comme ils ne pouvaient se libérer entièrement, le Bey, dans sa générosité, leur fit remise d'un esclave et d'un cheval. En voyant l'armée séjourner auprès d'eux, les habitants s'étaient dit qu'ils avaient négligé de nous offrir la *Difa* ; ils nous apportèrent donc cent charges d'orge pour les besoins de la *mehalla*.

Le Bey séjourna encore toute la journée du vendredi pour atten-

dre les Beni-l-Ar'ouat, qui devaient apporter l'impôt; ils vinrent en effet ce jour-là, en livrèrent une partie consistant en cinq mille *Boudjous* et quarante esclaves et repartirent immédiatement pour se procurer les soixante esclaves qui devaient compléter le nombre de cent, et les deux cent cinquante chameaux. Ils promirent aussi de rendre quatre des chevaux que leurs alliés nous avaient volés. Nous vous les ramènerons ici même, dirent-ils au Bey, quant au reste de l'impôt, si nous ne pouvons vous rejoindre en route, nous irons vous le livrer à Mascara et avant même, dans le cas où nous pourrions vous rattraper. C'est ainsi qu'ils s'en tirèrent, Dieu aidant.

Sur ces entrefaites, des cavaliers des *Beni Mezab* (1) étaient arrivés à notre camp. Ils avaient laissé un corps de leurs troupes campé sur le territoire des *Beni-l-Ar'ouat*, dans l'espoir que le Bey rompant sur leurs sollicitations le traité qu'il avait conclu avec eux, les expulserait du pays et livrerait la ville aux Mozabites. Mais Mohammed n'écouta même pas les propositions qu'ils lui firent à cet égard, si bien qu'ayant perdu tout espoir de ce côté là, et désormais certains que le Bey respecterait le traité accordé aux *Beni-l-Ar'ouat*, ils finirent par le prier de rétablir la paix entre eux et *El-Ar'ouat* et de leur faire rendre des Mozabites retenus prisonniers dans cette ville. Il écrivit donc aux *Beni-l-Ar'ouat* une lettre ainsi conçue : « Rendez la liberté à tous les prisonniers mozabites que vous retenez chez vous. Je ne vous rendrai point un seul des vôtres, tant que les Mozabites ne m'auront point informé par écrit que vous avez relâché les leurs. Quant à la paix à rétablir entre vous, je ne saurais vous presser, vous savez mieux que moi ce qu'il vous convient de faire. Salut !

Pour traduction,

GORGUOS.

(A suivre).

(1) Les Mozabites n'entretiennent pas de chevaux et combattent tous à pied, sauf quelques chefs. Ils n'ont d'autres cavaliers que ceux qui appartiennent aux tribus nomades qui parcourent leur territoire et avec lesquelles ils ont des alliances. — N. de la R.